

William Marx

LA SOIRÉE AVEC MA TÉLÉ

Un inédit de Paul Valéry

« La télé n'est pas mon fort. J'y ai vu beaucoup d'individus ; j'ai visité quelques chaînes étrangères ; j'ai pris ma part d'émissions diverses sans les aimer ; j'ai mangé devant mon poste presque tous les jours ; je me suis touché à des pornos. Je revois maintenant quelques centaines de visages, deux ou trois grands spectacles, et peut-être la substance de vingt téléfilms. Je n'ai pas retenu le meilleur ni le pire de ces choses : est resté ce qui l'a pu. »

Ainsi commence *La Soirée avec ma télé*, texte visionnaire laissé inachevé par Paul Valéry, et dont le manuscrit repose sur les étagères de la Bibliothèque nationale de France – encore non coté, hélas, et ignoré de tous les chercheurs. Les ébauches de plan accompagnant cet incipit laissent deviner qu'après ce constat désabusé le narrateur devait faire la rencontre d'un certain Monsieur T., personnage mystérieux qui lui révèle au cours d'une soirée mémorable qu'une autre télévision est possible : une télévision idéale, monstrueuse sans doute, qui n'exigerait jamais le sacrifice de l'intellect. Le narrateur alors de s'exclamer : « Quel producteur vous feriez ! Vous semblez surveiller quelque émission créée aux confins de toutes les sciences ! Je voudrais voir une télévision inspirée de vos méditations... » Et le manuscrit s'arrête net.

Il serait trop douloureux de continuer à broder en vain sur ces lacunes irrémédiables qui tous nous désolent. Puisque néanmoins « il faut tenter de vivre », il me semble plus fructueux de laisser s'évanouir ces pages évanouies, de nous engager à courir à l'onde hertzienne, et d'examiner pratiquement si par hasard la télévision idéale conçue par Monsieur T. n'existerait pas déjà parmi nous : Valéry lui-même, sujet d'émissions, de débats, de reportages, ne l'aurait-il pas inspirée à son insu par une sorte de contamination vertueuse ? Revisitons donc les images qui nous furent montrées tout à l'heure, et proposons, chemin faisant, une brève introduction à la méthode de la télévision.

*

« Je me propose d'imaginer un homme », lit-on au début du *Léonard*. « Je me propose d'imaginer Valéry », fait la télévision. Elle est la grande imaginatrice, la grande imageuse : figurer et animer, tels sont les mots d'ordre. Tout lui est bon pour cela.

C'est d'abord un cheval galopant sans trêve à travers la forêt ou à flanc de coteau ; puis un manège, où paraît un autre cheval pratiquant les exercices de haute école : il trotte, il piaffe, il appuie. Peu à peu, l'image se concentre sur les sabots et paturons frappant le sable avec plus de délicatesse qu'une ballerine sautillant sur ses pointes : comment n'être pas tenu sous le charme impérieux d'un plan si simple, si efficace, qui vous hypnotise par le jeu cadencé de ces quatre baguettes animales se croisant et se décroisant sans relâche, et donne l'impression tout à la fois de l'extrême fragilité et de la rigueur la plus inflexible ?

L'équitation, la danse : nous voici donc dans Degas ? Non pas, mais dans Degas vu par Valéry. « Le cheval marche sur les pointes », écrit-il. « Quatre ongles le portent. Nul animal ne tient de la première danseuse, de l'étoile du corps de ballet, comme un pur-sang en parfait équilibre, que la main de celui qui le monte semble tenir suspendu, et qui s'avance au petit pas en plein soleil. » Pierre Dumayet dit ce texte, Robert Bober le montre, sans redondance aucune, dans la pure évidence d'une image où se résout le paradoxe des mots, puisqu'il faut le voir pour le croire et le comprendre. C'est de la télévision : ce pour quoi elle est faite, et qu'elle fait pourtant si peu.

Valéry, d'une certaine manière, inventa la télévision. Non, comme on le dit parfois, parce qu'il fut l'auteur des *Variétés*. Et non pas davantage pour l'avoir mentionnée dès 1935, date de la première émission officielle de télévision française et cependant combien d'écrivains eurent à l'époque comme lui la conscience de « cette nouveauté toute vierge, offerte en si peu de temps au monde humain » pour le transformer radicalement ? Non, si Valéry inventa la télévision, ce fut beaucoup plus tôt, dès ses premiers poèmes, dès l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, quand il offrit à un public déconcerté la force d'un cadrage inédit, d'un regard singulier porté sur le monde et sur soi : que de fenêtres ouvertes parmi ses dessins, que de petits écrans dans ses grands cahiers ! C'est la mer non point horizontale, mais se dressant verticalement telle un mur au fond de la vue, ou posée comme un toit sur la fournaise méridienne : des colombes s'y peuvent promener en toute tranquillité. C'est la plage qui penche quand le baigneur allongé nonchalamment sur la grève tourne la tête pour épier sur le côté telle baigneuse entraperçue. C'est le mouvement du cheval qui fait à l'observateur une impression toute autre que l'exacte réalité de son geste. Par le cheval et par la chronophotographie de Muybridge et Marey, Valéry fut conduit logiquement de l'image statique à l'image animée afin de montrer par quelle « loi des falsifications inconscientes » la seconde se réduit en nous à la première.

Comment nous représentons-nous le monde ? Cette question valéryenne par excellence est la question centrale de la télévision. Et voilà comme on passe par degrés de la cavalerie au cas Valéry.

Le voici, justement, annoncé par la voix de sa fille Agathe, dans les images d'archives filmées par Marc Allégret à Pontigny et au jardin du Luxembourg, aussi sautillant qu'une puce ou qu'une danseuse, incarnation d'un esprit en mouvement perpétuel. Tandis qu'à ses côtés l'ami Gide paraît flotter dans des vêtements qu'il peine à habiter, Valéry, marionnette silencieuse, vibronne et occupe à lui seul tout l'espace : sa nature a horreur du vide.

C'est l'un de ses points communs avec la télévision, qui ne faillit pas à célébrer le centième anniversaire de sa naissance, en 1971. Tel quel, le débat mené par Gaëtan Picon fait parcourir plusieurs décennies d'histoire du petit écran. Placée dans ce studio moderne, la figure imposante, au moral comme au physique, de Jean Cassou semble d'abord surgie d'une époque toute différente, lorsqu'avec une solennité déjà presque désuète et une hauteur de vue proprement métaphysique il considère l'œuvre et la vie de Valéry comme justification amplement suffisante de l'existence de l'univers. Mais quand intervient brusquement l'effervescence trublionne d'un Alain Robbe-Grillet, que seul saura faire taire le générique de fin, voici que la parole déborde tout cadre prévu : l'émission perd son caractère un tantinet compassé, et l'on se retrouve plongé dans un aimable bordel annonceur, dix ans plus tard, du *Droit de réponse* de Michel Polac. Valéry lui-même, pour qui l'esprit n'était que dialogue, se fût bien plu sur ces plateaux de discussion sans frein où la cigarette était non seulement tolérée, mais encouragée, et en fût devenu sans nul doute l'une des figures les plus recherchées, parmi les volutes de ses anneaux de fumée, qui forment selon lui l'image même de la conscience.

La conscience est pour Valéry un théâtre : avec quel brio le rappelle Ned Bastet dans une autre émission du centenaire – Ned Bastet, que je connus un quart de siècle plus tard et qui nous a quittés l'été dernier. En m'immergeant dans ces archives télévisuelles, j'ai cru comme Énée descendre dans l'autre monde, à force de retrouver dans leur jeunesse ou maturité bien des êtres que je n'avais croisés qu'au plus avancé de leur âge : les enfants de Valéry, Agathe et François, les maîtres valéryens Jean Levaillant et Jeannine Jallat. Tous, heureusement, ne sont pas disparus, et quel plaisir, par exemple, de retrouver semblable à elle-même à quarante ans d'intervalle la fringance d'un Michel Deguy ! Si *télévoir* ou *téléviser*, c'est voir à distance, comme l'implique l'étymologie, cette distance est temporelle non moins que spatiale : elle traverse les âges, elle abolit un instant la mort elle-même. J'eusse voulu montrer des images de tous ces absents, qui repassent encore dans ma mémoire : puissent-ils se contenter ici de l'offrande de quelques mots !

La conscience est un théâtre. Mais n'est-elle pas également une télévision, pour autant que celle-ci se dote de la mémoire d'elle-même et de la conscience de soi ? Ainsi de cet extrait de « *Mon Faust* », diffusé au milieu de l'entretien avec Ned Bastet, où la télévision met en scène sa propre mémoire télévisuelle et ses propres archives : Faust et Méphistophélès s'y revêtent de noir et blanc, comme si la grisaille du petit écran était le signe immanquable du souvenir. « Je suis étant, et me voyant ; me voyant me voir, et ainsi de suite... », disait Monsieur T. : T comme Teste – ou comme télévision.

Comment résister à la tentation d'une seconde apparition de Faust, accompagné cette fois de Lust et de la naïve sensualité qu'insuffle Danièle Delorme à ce personnage tout désir ? Il y a bien longtemps j'avais vu par hasard, toujours dans ce noir et blanc monocorde, un extrait du monologue dit intensément par Pierre Fresnay ; le souvenir m'en était resté, ineffaçable. Le revoici paré de toutes les couleurs de la production originale : moment unique où un acteur au comble de son art restitue aux difficiles abstractions de Valéry la chair et la vie qu'on leur dénie trop souvent. On se laisse enivrer de l'obscénité de cette caméra qui fixe en gros plan le visage de l'acteur, de cette bouche qui tremble aux commissures, de ces

yeux mobiles qui saisissent la réalité plus avidement que des mains. Tous les muscles de cette face rendent avec une précision chirurgicale le drame de l'intelligence tel qu'il se joue dans les moindres mots prononcés ou dans les moindres silences. C'est l'obscénité de l'existence même, prise à sa source la plus nue. Qu'au moins une fois dans son histoire la télévision soit parvenue à rendre sensible la volupté de la conscience, la jouissance de l'être pur, cela même est incroyable et justifie à mes yeux bien amplement, pour paraphraser Jean Cassou, l'existence de la télévision elle-même.

N'est-ce pas toujours conscience enfin que ce rai de lumière qui, sur un bout de pellicule inédit daté de 1945, jaillit dans la ténèbre depuis un projecteur invisible, s'attarde quelques instants sur le visage et le buste de Paul Valéry, puis s'en va aussi sec, nous laissant orphelins de son regard à demi voilé par les lunettes rondes et de son fragile sourire esquissé pour l'éternité ? Faust l'avait dit : « JE SUIS », « JE RESPIRE », « JE VOIS », « n'est-ce pas tout ? » ; cela suffit comme raison de vivre. Ce serait un beau programme pour la télévision.